NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

76 N° 5 1954

Actualité du quatrième évangile

Xavier LÉON-DUFOUR (s.j.)

p. 449 - 468

https://www.nrt.be/en/articles/actualite-du-quatrieme-evangile-2456

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Actualité du quatrième évangile *

Le but de ces pages n'est pas de répéter que la lecture de l'évangile selon saint Jean est opportune au XXe siècle, mais de montrer, sur une base scientifique, en quel sens le chrétien de tous les temps peut dire : « *Cet évangile est aujourd'hui Parole de Dieu pour moi.* »

Propos utile, si l'on remarque que l'exégèse évangélique se contente trop souvent de préciser le sens des mots et de ressusciter l'ambiance historique des récits. Par là, elle aide bien le lecteur à imaginer les faits du temps passé, à connaître la doctrine du Christ, à vouloir imiter le Sauveur ; mais elle ne le met pas au contact de la Parole actuelle de Dieu, ambition qui pourtant animait les évangélistes. Ceux-ci n'ont pas simplement relaté une histoire comme les autres, ils ont voulu établir ou resserrer le contact avec un être vivant. L'Evangile, affirmation officielle d'un événement qui modifie les relations entre l'homme et Dieu, pose une question, il appelle une réponse. Cette Bonne Nouvelle, annonce de la victoire de Jésus sur la mort et sur toute mort, ne peut laisser indifférent celui qui l'entend : l'homme dont on rapporte l'existence et la survie nous presse de reconnaître sa divinité.

Or s'il est vrai que l'événement annoncé par l'Evangile n'a pas sombré dans un pur passé, mais émerge au-dessus du flux de l'histoire, venant trouver chacun d'entre nous pour lui révéler le sens de sa vie, il s'ensuit que l'exégèse, loin de se réduire à une entreprise archéologique, doit être manifestation d'un être vivant. Comme, en sa signification dernière, l'Evangile est Parole de Dieu adressée au croyant, la tâche ultime de l'interprète consiste à l'« actualiser ». Puisque ces livrets sont pour moi Parole de Dieu, il faut que de leur lettre enfouie dans le passé surgisse une Parole présente à mon esprit, présente à mon cœur.

---

* ***N.d.l.R.*** — **Cette étude est destinée à un ouvrage en préparation : *L'Evangile dans l'Eglise***

Or dans cette entreprise l'imagination et la piété risquent fort de suppléer arbitrairement à la science défaillante. Pour parer à ce danger, le quatrième évangile offre à l'exégète une sorte de *Discours de la méthode*; à la différence des synoptiques qui reflètent simplement la catéchèse primitive, il montre comment le lecteur peut entendre la Bonne Nouvelle. Saint Jean est en effet un témoin [1], toujours présent à son œuvre. Annonçant un évangile, il met ses lecteurs au contact non d'un mort illustre, mais d'un vivant; la vie terrestre de Jésus dont il est témoin est illuminée par la gloire du Seigneur que lui manifeste sa foi. Son travail fut certes un effort de mémoire scrupuleuse du passé, mais bien davantage exigence de fidélité au présent, ce présent qu'il vit dans l'Eglise grâce à l'Esprit Saint. Ce n'est pas une leçon apprise jadis qu'il répète consciencieusement, mais une parole vivante qu'il entend et transmet à ses contemporains, afin de les rendre, comme lui-même, contemporains du Christ Seigneur.

Ce que saint Jean a fait, le lecteur de l'Evangile doit le refaire : c'est *dans l'Eglise* et à la lumière de l'Esprit Saint qu'il entendra la Bonne Nouvelle; c'est sous la conduite de l'évangéliste et conformément à son intention explicite [2] qu'il deviendra *contemporain du Christ*.

I. AU SEIN DE L'EGLISE

Comme les autres écrits inspirés, mais ici de façon consciente, le quatrième évangile dépend du milieu et du temps qui l'ont vu naître [3]. Saint Jean a intentionnellement organisé ses souvenirs en vue des chrétiens de la fin du premier siècle, et même en vue des chrétiens de tous les temps. Cette intention, loin de rendre contingente l'œuvre produite, lui confère une valeur durable : c'est ce que nous voulons montrer.

A regarder de près certains récits, on s'aperçoit que l'auteur s'est montré soucieux de dirimer tel ou tel débat qui agitait sa communauté : ainsi la controverse autour de Jean-Baptiste. L'influence du Précurseur s'exerça en effet longtemps après sa mort; nous en voyons des traces dans les *Actes des Apôtres*. Lorsque saint Paul arriva

1. Voir les pages excellentes de J. Huby, *L'Evangile et les Evangiles*, 2e éd., 1940, p. 187-193; nouvelle édit. revue et augmentée, sous presse, p. 235-241.

2. « Ces miracles ont été relatés dans ce livre pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom » (XX, 31). Les références données sans indication d'auteur se rapportent à l'Evangile de saint Jean.

3. L'arrière-fond sociologique des évangiles, que les critiques s'attachent aujourd'hui à déterminer sous la notion générique de *milieu* (*Sitz im Leben*), est rendu manifeste dans le quatrième évangile à cause de l'activité personnelle de son auteur; par contre il n'est qu'implicite dans les synoptiques.

à Ephèse, « il y trouva quelques disciples et leur dit : « Avez-vous reçu l'Esprit Saint quand vous avez embrassé la foi? » Eux de répondre : « Mais nous n'avons même pas entendu dire qu'il y a un Esprit Saint! » Et lui : « Quel baptême avez-vous donc reçu? » — « Le baptême de Jean », répondirent-ils » (*Act.*, XIX, 1-3). L'épisode atteste la survivance d'une dévotion particulière au grand prophète, à tel point que ces johannites ignoraient l'effusion de l'Esprit au jour de la Pentecôte. Or si nous lisons maintenant le chapitre Ier de l'évangile, nous constatons que la personnalité de Jean-Baptiste, loin d'avoir la vigueur et le courage que les récits synoptiques mettent en relief, s'estompe, s'efface volontairement : ce n'est plus qu'une voix, un écho de l'Ancien Testament; et, s'il parle, c'est pour orienter les esprits vers Jésus (I, 19-34). Les deux incises qui interrompent l'allure poétique du prologue montrent à leur façon que Jean n'était pas une lumière, mais un simple témoin de la lumière [4], et que Jésus qui vient après lui existait cependant avant lui [5].

Outre cette préoccupation apologétique, d'aucuns ont discerné, à la suite de saint Irénée [6], une tendance antignostique. A cette époque, où la gnose se donnait libre cours, certains ne voulaient retenir du message des Apôtres qu'une doctrine détachée de Jésus de Nazareth. On ne comprenait plus le langage des simples, on prétendait aller directement au Verbe et, pour cela, être initié aux secrets d'une divinité qui n'avait rien à voir avec la terre [7]. Aussi Jean insiste-t-il sur des détails qui rappellent la venue en chair du Fils de Dieu. Jésus, « fatigué par la route, s'était assis près du puits » (IV, 6). Il a des amis, il pleure sur la disparition de Lazare (XI, 5, 35-38); parmi ses disciples, il en est un qu'il préfère (XIII, 23; etc.); il se montre troublé par la mauvaise foi des Juifs (XI, 33) et par la trahison de Judas, l'un des Douze (XIII, 21). Ressuscité, il montre ses mains et son côté, et dit à Thomas : « Voici mes mains, avance ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule mais croyant! » (XX, 27). Cette insistance marque de la part de l'auteur un parti pris polémique qui l'amène à choisir tel ou tel trait de préférence à tel autre, afin de répondre aux besoins qui se faisaient alors sentir dans l'Eglise.

En actualisant ainsi la Parole du Seigneur, saint Jean cherchait à atteindre les chrétiens du premier siècle; d'autres indices montrent qu'il visait également à rendre présents à son œuvre les chrétiens de

4. I, 7 s. : « Il n'était pas, lui, la Lumière : il devait témoigner de la Lumière. (Le Verbe) était la vraie Lumière, celle qui illumine tout homme. »

5. I, 15 : « Jean lui rend témoignage et s'écrie : Voilà Celui dont je disais : Celui qui vient après moi me dépasse, car il était avant moi. »

6. *Adv. Haer.*, I, 26.

7. Voir M. J. Lagrange, *Evangile selon S. Jean*, 1936, p. LXXII; J. Huby, *L'Evangile et les Evangiles*, 2e éd., p. 211; nouvelle édit., p. 259.

tous les temps. Tel le subtil glissement du singulier au pluriel, par lequel le lecteur se trouve interpellé ou engagé dans la conversation. Voici, par exemple, le « vous » par lequel l'auteur s'adresse au lecteur, au moment capital du percement du côté : « Celui qui a vu en rend témoignage... pour que *vous* aussi vous croyiez » (XIX, 35). Jésus lui-même semble élargir son auditoire et atteindre, au delà de son partenaire, tous les croyants. Ainsi entre deux tutoiements par lesquels il s'adresse à Nicodème (III, 5, 8) : « Ne t'étonne pas si je *t*'ai dit : il *vous* faut naître de nouveau » (III, 7), comme s'il y avait actualisation, pour tous les croyants à venir, du principe énoncé de façon objective au verset 3 et repris au verset 5. L'auditoire s'est subitement agrandi, les hommes de tous les temps sont invités à cette renaissance. Indices légers, certes, mais peut-on requérir davantage d'une œuvre si condensée?

Autre surprise pour un ouvrage d'histoire, mais non pour un évangile. Quelques versets après ceux que nous venons de citer, la communauté chrétienne, comme pour répondre à l'appel de son Sauveur, semble se profiler derrière lui; c'est ce que suggère le pluriel de majesté, exceptionnel dans la bouche de Jésus : « En vérité, en vérité, je *te* le dis, *nous* parlons de ce que *nous* savons et *nous* témoignons de ce que *nous* avons vu » (III, 11). Qui parle donc? Jésus attestant ce qu'il a vu auprès du Père? ou les Apôtres, témoins de la gloire de Jésus? ou les chrétiens de tous les temps témoignant de leur expérience et de leur foi? Sans doute ne faut-il pas trancher [8]. Moins surprenante mais non moins significative, la mention au milieu de l'hymne au Logos d'un « *Nous* avons vu sa gloire », ou la reprise solennelle semblant émaner d'un chœur : « Oui! de sa plénitude *nous avons tous reçu!* » (I, 14, 16). *L'assemblée chrétienne est conviée* à s'unir aux témoins qui proclament la gloire de Jésus.

Le lecteur est entraîné en quelque sorte dans la vie liturgique de l'assemblée des croyants. « Certains en ont conclu que l'évangile de Jean est une liturgie; que les parties narratives en étaient lues par un officiant, les hymnes récitées ou chantées par des choristes. C'est s'avancer dans l'inconnu. Mais un rapport du quatrième évangile avec la catéchèse, en particulier avec la catéchèse pascale et sacramentaire, paraît très probable [9]. » Pour le préciser, il faut procéder avec beaucoup de circonspection : lorsque des critiques s'aventurent à quelque systématisation prématurée ou à des précisions injustifiables, en voyant par exemple dans le lavement des pieds un symbole de l'Eucha-

8. Bien qu'il n'y ait pas de *nous* dans le passage III, 31-36, certains critiques, tel Hoskyns, pensent que les fidèles sont massés derrière Jean-Baptiste, suppléant ainsi à la confession manquante de Nicodème : ils reprennent sous forme hymnique le discours du précurseur à l'éloge de Jésus.

9. D. Mollat, *L'Evangile de S. Jean*, Bible de Jérusalem, 1953, p. 15.

ristie [10], ils desservent la cause du symbolisme johannique; ils l'exposent à une critique sévère, qui voudrait la taxer en bloc de pieuse imagination ou de subtilité d'exégète. Or il semble possible en bien des cas de montrer qu'il s'agit d'un procédé littéraire voulu par saint Jean lui-même, et que cet artifice est autorisé en dernier ressort par l'Esprit Saint, redisant à l'auteur la Parole vivante du Seigneur.

*
* *

Jésus en personne l'affirmait avant de remonter vers son Père : « Je vous ai dit cela tant que je demeurais auprès de vous. Mais l'Esprit Saint qu'enverra le Père en mon nom, lui, vous enseignera tout et vous rappellera tout ce que je vous ai dit, moi » (XIV, 25 s.). Jésus quitte ce monde, mais son action ne cesse pas; elle s'exerce désormais par l'Esprit. Rafraîchir la mémoire de disciples oublieux du passé, tel est son rôle, ou plutôt éveiller en eux l'intelligence vraie des paroles et des événements. « J'ai encore bien des choses à vous dire, continuait Jésus, mais vous n'êtes pas en état de les porter maintenant. Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous mènera à la vérité tout entière; car il ne parlera pas de lui-même, mais tout ce qu'il entendra, il le dira et il vous annoncera les choses à venir » (XVI, 12 s.). La vie de Jésus ne trouve son sens plein qu'à la lumière de l'Esprit. Jésus cède donc la place à l'Esprit Saint, sûr que ce témoin de son œuvre sera aussi fidèle à son égard qu'il le fut lui-même envers son Père. De même que le Fils reflète l'activité du Père (V, 19, 30), ainsi l'Esprit dira la pensée profonde de Jésus. Celui-ci avait tout révélé à ses disciples (XV, 15), mais il n'avait pu être réellement compris d'eux. « Cela, je vous l'ai dit en symboles. L'heure vient où ce n'est plus en un langage symbolique que je vous parlerai, mais c'est en clair que je vous entretiendrai du Père » (XVI, 25), c'est-à-dire par la médiation du Saint-Esprit. Durant sa vie terrestre, Jésus n'avait pu révéler en toute clarté le mystère de l'amour de Dieu, sous peine d'offusquer des yeux encore trop faibles; mais il avait déposé dans le cœur de ses disciples des paroles au caractère « séminal [11] » : l'eau de l'Esprit devait les faire germer en temps voulu. « Il est un temps pour le mystère, et un temps pour l'initiation parfaite. Celle-ci est réservée aux temps de la Résurrection et de la Pentecôte,

---

10. Ainsi, après Loisy, O. Cullmann, *Les sacrements dans l'évangile johannique*, Paris, 1951, p. 73-76.

11. « Il y a dans l'Ecriture nombre de paroles divines de caractère « séminal » (comparables à une *semence*), lesquelles ne sont destinées à germer dans l'esprit, autrement dit, à n'être pleinement comprises que plus tard » (Paul Joüon, *L'Agneau de Dieu* (*Jean, I, 29*), dans la *Nouvelle Revue Théologique*, 1940, page 320, note 7).

dans la pleine lumière de l'Esprit Saint[12]. » C'est donc plus tard, dans l'Eglise, que l'évangéliste et après lui les chrétiens devaient découvrir la pensée profonde de Jésus. En vertu de sa conscience messianique, Jésus ne visait donc pas uniquement ses contemporains de Palestine : ceux-ci n'étaient pas ses seuls auditeurs, ils ne l'étaient même que par leurs oreilles de chair. Les vrais contemporains du Christ atteints par la prédication de Jésus, ce sont les hommes de tous les temps qui n'ont pas vu, mais ont cru (XX, 29).

Telles étaient les exigences du plan divin auxquelles saint Jean devait satisfaire pour proclamer « l'évangile spirituel ». Spirituel, c'est-à-dire vivant et actuel, car l'esprit est vie, il rend contemporain de Celui qui a franchi les portes de l'Hadès et demeure à jamais vivant. Jean respecte à la fois la pédagogie de Jésus — histoire du temps passé, et l'enseignement en clair de l'Esprit — histoire du temps présent. Il joue en quelque sorte sur deux claviers : le temps du souvenir, celui des auditeurs de Jésus; et le temps de l'intelligence parfaite, celui des lecteurs de Jean, celui de l'Eglise. Les paroles symboliques, les événements mystérieux reviennent à sa mémoire, mais en même temps leur intelligence profonde. Le récit sera donc histoire du passé et évangile pour le présent, ou mieux encore, il sera évangile pour le présent *à travers* l'histoire du temps passé.

L'évangéliste, tel le coryphée dans les tragédies antiques, joue un rôle indispensable : connaissant la fin, il explique au fur et à mesure le sens des événements, sans se permettre de faire la théorie, mais en se guidant et en guidant les lecteurs d'après les faits rapportés. Ainsi juge-t-il parfois nécessaire d'ajouter un mot d'explication pour aider le lecteur à se rendre présent au Seigneur.

Jésus vient de chasser les vendeurs du Temple[13]; aux Juifs qui réclament un signe destiné à autoriser ce geste, il réplique : « Détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours! » Le lecteur, tout comme les Juifs contemporains de Jésus, comprend spontanément qu'il s'agit de la destruction et de la reconstruction du temple de pierre, mais il devient perplexe lorsqu'il entend l'évangéliste, interprète autorisé, déclarer : « Or Jésus parlait du temple de son corps ». Il est donc tenté d'expliquer tout simplement à l'aide de Jean la sentence difficile : Jésus aurait parlé uniquement de son propre corps. En ce cas, à moins d'imaginer, arbitrairement, que Jésus s'est désigné par un geste, les auditeurs devaient fatalement se méprendre; le lan-

---

12. L. Cerfaux, *Le thème littéraire parabolique dans l'Evangile de saint Jean,* dans les *Mélanges Fridrichsen,* Coniectanea neotestamentica, XI, 1947, p. 20.

13. II, 13-22. Voir notre étude : *Le signe du temple selon saint Jean,* dans les *Mélanges Lebreton,* 1951, t. I, p. 155-175.

gage de Jésus n'aurait pas été symbolique, mais équivoque : conséquence qui répugne dans le quatrième évangile. Aussi convient-il, au lieu de limiter la pensée de Jésus à l'interprétation johannique, d'en appeler à la conscience particulière de Jésus : à la suite des prophètes de l'Ancien Testament, mais bien plus qu'eux en vertu de son rôle messianique, Jésus visait dans ses paroles un niveau de profondeur encore plongé pour ses contemporains dans les ténèbres de l'avenir. Jésus parlait non pas uniquement du temple de pierre ou de son corps, mais simultanément et de l'un et de l'autre; et cela, non point grâce à quelque mot à double sens comme il le fait ailleurs, mais parce qu'il discernait avant le temps les secrètes correspondances entre les figures de l'ancienne Alliance et les réalités de la nouvelle.

Voilà ce que Jean explique quand il ajoute que Jésus parlait de son corps : grâce à l'Esprit Saint qui l'éclaire, il manifeste le fond de la pensée de Jésus. Tandis que le contemporain ne percevait dans la sentence de Jésus que le temple de pierre, le chrétien, illuminé par l'Esprit, discerne en profondeur à travers ce temple le Corps de Jésus. Au sein de l'Eglise, et sous la direction de l'évangéliste, le chrétien découvre une dimension de plus aux événements de l'histoire de Jésus, leur profondeur pascale et spirituelle. Ce signe qui, au temps des auditeurs de Jésus, était la personne de Jésus s'arrogeant le droit messianique de transformer le judaïsme corrompu par ses chefs et de relever le temple idéal dont rêvaient les Juifs, c'est, au temps des lecteurs chrétiens, la personne de Jésus encore, mais de Jésus qui doit mourir et ressusciter, accomplissant en sa propre personne le passage du judaïsme au christianisme; bien plus, élargissant la perspective grâce à la théologie johannique, le nouveau temple se dessine : Jésus, source de l'Esprit que reçoivent ceux qui croient en lui.

Jean, par quelques touches discrètes, éduque ainsi son lecteur, lui apprenant à regarder les événements du passé avec les yeux de la foi, dans l'Eglise. Il interprète ailleurs d'autres paroles mystérieuses : Jésus vient de proclamer que de son sein jailliront des fleuves d'eau vive. Quelle peut bien être cette eau? Dans l'épisode de la Samaritaine, Jean laissait le lecteur hésiter entre la Parole que dit Jésus et l'Esprit que donne Jésus. Ici il commente aussitôt : « Il disait cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui. » Jean insiste même : « Car il n'y avait pas encore d'Esprit, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié » (VII, 38 s.). Ainsi le lecteur pourra faire le lien entre cette proclamation et l'eau qui jaillit du côté de Jésus en croix (XIX, 34). Une autre fois, Jean révèle un sens caché derrière des apparences fort basses. Caïphe vient de donner à ses collègues le conseil politique : « Vous n'y entendez rien! Vous ne voyez donc pas qu'il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple et que la nation ne périsse pas tout entière! » Jean d'ajouter aussitôt : « Il ne dit pas cela de lui-même; mais en qualité de grand

prêtre, il prophétisa que Jésus devait mourir pour la nation, et non seulement pour la nation, mais encore afin de rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés » (XI, 50 s.). Enfin, à propos de l'entrée de Jésus à Jérusalem sur un ânon, un texte de l'Ecriture vient légitimer le geste surprenant. Qu'on ne s'y méprenne pas cependant. La prophétie de Zacharie ne vint pas spontanément à la mémoire des spectateurs : « Ses disciples, précise Jean, ne comprirent pas cela tout d'abord; mais quand Jésus eut été glorifié, ils se rappelèrent que cela avait été écrit de lui et que c'était bien ce qu'on lui avait fait » (XII, 16).

*
* *

L'évangéliste ne se contente pas de donner des explications où sont clairement distingués les deux temps d'intelligence prévus par le Seigneur; il procède de façon plus subtile parfois, quand, avec un art consommé, il fond en un accord harmonieux l'intelligence du chrétien et celle du contemporain de Jésus. Ainsi le lecteur peut reconnaître sans erreur l'atmosphère sacramentaire où baignent les récits johanniques, et par suite actualiser plus précisément encore l'évangile.

Dans l'entretien avec Nicodème, ce qui est affirmé au premier temps, celui des auditeurs, c'est assurément la nécessité de la renaissance par l'Esprit : « Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est esprit » (III, 6). Or au verset précédent, chose remarquable, l'eau est mentionnée juste avant l'Esprit : « A moins de naître *de l'eau et* [de] l'Esprit, nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu [14] ». Les interprètes sont unanimes à voir là une allusion au baptême. Il ne faudrait pas cependant oublier que, dans le IVe évangile en particulier, l'eau peut être aussi le symbole de l'Esprit [15] ou de la Parole [16]. Tout se passe comme si la sentence de Jésus ne manifestait son sens profond, sacramentaire, qu'au second temps d'intelligence, celui du chrétien : la renaissance exigée est une renaissance par le baptême, et par le baptême dans l'Esprit Saint (cfr I, 33). L'évangéliste justifie cette interprétation en enchâssant le récit dans un contexte sacramentaire évident : quelques versets plus loin (III, 22-30), après avoir signalé que Jésus baptisait en même temps que Jean, il rapporte une controverse concernant la purification baptismale. Cette mention du baptême administré par Jésus, surprenan-

14. III, 5. Noter que la même préposition régit les mots *eau* et *Esprit*, comme si *eau* s'était subrepticement introduit. Au v. 8, quelques manuscrits, insuffisants pour faire autorité, tentent également d'ajouter *eau* avant *Esprit*.

15. Voir surtout l'interprétation explicite en VII, 39.

16. Ainsi encore en VII, 39, en VI, 35 (« Qui croit en moi n'aura jamais soif ») et en IV, 14.

te [17], vient à point pour montrer par un exemple comment Jésus, à la différence de Jean, introduisait dans le Royaume de Dieu ceux qui désiraient renaître par l'Esprit, dans la foi au Fils de l'Homme. Cet ensemble a donc dû servir de catéchèse baptismale.

Il en va de même au chapitre V, comme l'ont compris les chrétiens des premiers siècles qui décorèrent les chapelles funéraires des catacombes [18] : le paralytique qui n'arrive pas à descendre à temps dans la piscine de Bézatha pour être guéri, mais qui est rencontré par Jésus, c'est l'homme qui ne peut se sauver seul et qui doit être baptisé dans la véritable piscine, le Seigneur Jésus en personne. S'il marche, c'est que le baptême est une véritable résurrection des morts : interprétation suggérée par le discours qui fait suite à la narration du miracle (V, 21, 25, 28). Le récit de la guérison de l'aveugle-né, au chapitre IX, montre à son tour comment le baptême est une « illumination [19] », comment le miraculé est chassé de la synagogue et accueilli par Jésus. Ainsi le bon Pasteur recueille les brebis dispersées et maltraitées par les chefs du peuple : voilà, symboliquement, le premier membre de l'Eglise que fonde Jésus. Ajoutons enfin que ce miracle eut lieu à la piscine de Siloé; et Jean d'apposer sa signature en expliquant : « Mot qui signifie : Envoyé » (IX, 7). Certes le sens exact de Siloé est « Envoyeur »; mais, héritier d'une ancienne tradition biblique, Jean ne craint pas de donner une étymologie arbitraire afin de révéler le sens du miracle, celui qu'a si bien exprimé saint Augustin : « Il se lava les yeux dans la piscine, il fut baptisé dans le Christ [20]. »

A côté du baptême, l'eucharistie. Jean ne raconte pourtant pas l'institution du sacrement; d'après la plus simple des explications qu'on a données de cette omission, Jean aurait jugé que le récit était suffisamment connu par les traditions évangéliques antérieures. On doit noter cependant qu'il rapporte, uni au miracle de la multiplication des pains, le discours sur le pain de vie. Ce discours vise-t-il la personne de Jésus ou l'eucharistie, a-t-il un sens spirituel ou un sens sacramentaire? Le concile de Trente n'a pas voulu trancher. Mais l'exégèse, comme nous espérons le montrer ultérieurement en une étude technique, peut refuser le dilemme. Il suffit de voir là un exemple caractéristique de ces paroles de Jésus qui doivent être lues aux deux temps précisés plus haut. Tandis que l'option des Juifs courait

17. En IV, 2, l'évangéliste éprouve le besoin de corriger son affirmation : « à vrai dire, ce n'était pas Jésus qui baptisait, mais ses disciples. »

18. Voir dans G. Wilpert, *Le pitture delle catacombe romane*, Rome, 1903, p. 243, l'indication des reproductions, en particulier celle de la *Cappella dei Sacramenti* (IIe siècle), tav. 27.

19. Thème classique dans le christianisme primitif : voir par exemple un fragment d'hymne liturgique baptismal dans *Eph.*, V, 14.

20. « Lavit oculos in piscina, baptizatus est in Christo » (*In Ioannem*, XLIV, 2 = *P.L.*, 35, 1714).

avant tout sur l'adhésion à la parole et à la personne de Jésus et non immédiatement sur le mystère de l'eucharistie, un sens plus profond émergeait sous la lumière de l'Esprit. En utilisant les mots appropriés, en soulignant les allusions eucharistiques telles que l'Esprit les lui révélait depuis la mort et la résurrection du Christ, Jean manifeste dans le discours un sens eucharistique que ne pouvaient pleinement discerner les auditeurs de Capharnaüm: Le pain de vie, ce n'est pas seulement la parole de Jésus ni simplement sa personne, c'est plus précisément son corps eucharistique, médiateur de vie éternelle.

A l'aide du discours ainsi interprété, on pourrait trouver un autre motif à l'absence du récit de la Dernière Cène. En s'abstenant de raconter l'institution eucharistique, Jean ne combattait-il pas des tendances ritualistes excessives? Cette hypothèse serait confirmée par le fait que, en rapportant le discours sur le pain de vie, il dégageait le vrai sens du rite. Eucharistie et personne historique de Jésus y apparaissent inséparables : le sacrement ne conserve sa signification authentique que dans la mesure où il est lié par la foi à la parole et à la personne de Jésus.

C'est ainsi que, lus dans l'Eglise, à la lumière de l'Esprit Saint et sous la conduite de l'évangéliste, paroles et récits révèlent leur sens profond. Parvenu à ce stade d'intelligence, le chrétien n'entend plus les paroles du Seigneur comme les contemporains de Jésus; il doit cependant se garder de penser qu'il n'a plus rien de commun avec eux. Saint Jean le prémunit contre cette tentation en lui montrant qu'il n'a pas définitivement supprimé le moment historique des auditeurs de Jésus; il doit perpétuellement le dépasser et perpétuellement y revenir. S'il vit dans l'Eglise, c'est pour devenir toujours davantage contemporain du Christ, non par la chair mais par la foi. C'est ce qui reste à montrer.

II. CONTEMPORAINS DU CHRIST

Relisons l'épisode de Jésus purifiant le temple (II, 13-22), non plus comme précédemment en distinguant les deux temps d'intelligence de la scène, mais en reconstituant le cheminement de l'un à l'autre, celui que les auditeurs de Jésus devaient parcourir pour accéder à la pleine révélation. Après un récit qui ressemble à celui que rapportaient les synoptiques [21], Jean manifeste son originalité en fai-

21. *Mt.*, XXI, 12 s. et par. Certaines nuances mettent en plein relief la personne du Messie; en particulier la formule impérative : « Enlevez-moi ça d'ici! Cessez de transformer la maison de mon Père en une maison de trafic! » sonne infiniment mieux dans la bouche du prophète réformateur que la citation mise par les synoptiques sur les lèvres de Jésus : « Il est écrit : Ma maison sera appelée une maison de prière, mais vous en faites un repaire de brigands. »

sant pointer le tout sur le texte scripturaire dont les disciples se souviennent alors : « Un mot de l'Ecriture revint à la mémoire de ses disciples : « Le zèle pour ta maison me dévorera ». Ils se demandent, eux qui croient en Jésus (II, 11), quel est cet homme dont le zèle est si extraordinaire. Par contre les Juifs ravalent le geste de Jésus en exigeant un signe, un miracle éclatant, indiscutable : « Quel miracle peux-tu nous montrer pour agir ainsi? » Alors Jésus tente d'élever leur regard en le dirigeant non sur quelque prodige, mais sur sa personne. En purifiant le temple, il vient d'évoquer à leurs yeux la fin des temps, la fin du judaïsme toujours menaçante; par le signe qu'il leur donne maintenant, il actualise en sa personne la perspective eschatologique où il s'était jusqu'alors maintenu : « Détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours! » Les auditeurs pouvaient fort bien comprendre : vous allez détruire par votre endurcissement ce temple de pierre, mais moi j'en rebâtirai un qui ne sera pas fait de main d'homme, un temple spirituel [22]. Mais les Juifs, loin de se demander quel est donc celui qui affiche pareille prétention, ridiculisent le délai des « trois jours » en l'opposant aux quarante-six ans mis pour bâtir le temple. Ils sont déterminés à ne voir en Jésus qu'un homme ordinaire.

Dès le début de l'évangile, Jésus apparaît donc comme un signe de contradiction : il commence le jugement par la Maison de Dieu, et la discrimination s'opère entre les auditeurs selon leurs dispositions fondamentales. En prélude à la manifestation publique de Jésus, nous trouvons ramassées les deux attitudes possibles en face du Sauveur : tel auditeur qui refuse Jésus devient « Juif », tel autre qui l'accueille devient disciple, puis chrétien. Le thème historique de l'option pour ou contre Jésus va apparaître tout au cours de l'évangile.

Des personnages toujours vivants.

Saint Jean a rappelé les événements de la vie du Seigneur de telle sorte que les acteurs qui entrent en scène semblent ne plus être de simples comparses, mais incarner en quelque sorte des catégories mentales de la vie religieuse. Pour lui, l'expression *les Juifs* ne désigne ordinairement pas le peuple juif, au sens racial du terme, mais les ennemis de Jésus, à commencer par les autorités juives. L'évangéliste parle des coutumes et des fêtes juives comme de celles d'un peuple étranger (II, 6, 13; V, 1; VI, 4; VII, 2; XI, 55; XIX, 40); Jean-Baptiste semble ne pas appartenir à leur race, lorsque « *les Juifs* lui envoient des prêtres et des lévites pour lui demander : Toi, qui es-tu? » (I, 19). Jésus, de son côté, traite *les Juifs* en étrangers (XIII, 33),

22. Pour plus de détails, voir notre article, dans les *Recherches de Science religieuse*, 1951, p. 161-167.

comme si lui-même n'était pas israélite : « Il est dit dans *votre* loi », déclare-t-il sans sourciller (VIII, 17 ; voir aussi VII, 19, 22 ; X, 34. Nicodème par contre parle de « notre loi », VII, 51). Quiconque croit en Jésus ou, préoccupé à son sujet, se tourne sympathiquement vers lui est opposé aux *Juifs*, même si de fait il est ethniquement et religieusement juif : ainsi l'infirme guéri (V, 15) ou l'aveugle-né qui a recouvré la vue (IX, 18). Par cette simplification littéraire, ou plus exactement par cette profonde intuition spirituelle, les personnages de l'histoire évangélique acquièrent la valeur typique que leur conférait la proximité de Jésus, le Sauveur du monde.

Ce faisant, saint Jean appliquait aux chrétiens de son temps une méthode typologique semblable à celle qu'avait pratiquée saint Paul : celui-ci reconnaissait, à travers le peuple hébreu en marche dans le désert, l'Eglise actuelle en marche vers le ciel ; il pouvait donc mettre les chrétiens en garde contre leurs convoitises par l'exemple des Hébreux qui, malgré leur vocation à la Terre promise, jonchèrent le désert (*I Cor.*, X, 1-13). Ainsi, à son tour, mais en prenant son point de départ dans l'existence même de Jésus, saint Jean manifeste une parenté entre la situation des chrétiens et celle des contemporains de Jésus. Il fait davantage : il décrit le processus de la foi ou du refus. Le lecteur peut non seulement se situer dans l'un ou l'autre camp, pour ou contre Jésus, mais apprendre comment on progresse dans la foi et comment on s'enlise peu à peu dans le refus de la lumière.

Certes nous assistons au refus historique que les Juifs opposèrent à Jésus : ce sont les autorités juives qui le rejettent (II, 18-20 ; V, 10, 15-18 ; VII, 13, 15 ; IX, 22 ; XVIII, 12) et nommément les Pharisiens (IV, 1 ; IX, 13), ou ensemble les chefs des prêtres et les Pharisiens (VII, 32, 45 ; XI, 47, 57 ; XVIII, 3). Méconnaissant le Christ, les Juifs du premier siècle ont méconnu leur propre culte (II, 20) ; s'écartant de l'autorité de Dieu, ils se sont mis volontairement au service du démon devenu leur père (VIII, 44) et ont sombré dans le « monde » qui n'a pas reconnu Jésus comme Dieu (XV, 18). Mais on ne peut limiter ce drame à n'être qu'un événement du passé : en dernier ressort, les scissions narrées dans l'évangile sont bien plus qu'une division entre des comparses du Ier siècle au sujet de Jésus, elles décrivent l'opposition entre l'incrédulité et la foi, entre les aveugles et les voyants, entre la mort et la vie. Le drame évangélique n'est pas seulement celui du peuple historique juif, il est celui de l'humanité tout entière.

Ainsi guidé par Jean, le lecteur se reconnaît d'abord semblable aux *Juifs*, heurtant contre la prétention d'un homme qui se hausse à la taille de Dieu même : « De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ? N'est-ce pas là le fils de Joseph ? Il n'a pas encore cinquante

ans, et il prétend avoir vu Abraham ! » Si le lecteur n'est éclairé que par son intelligence naturelle, il bute à chaque instant contre ce mystère d'un Dieu qui est devenu chair, une chair semblable à la nôtre. Comme Nicodème, il rampe au sol, selon le mot de Chrysostome, incapable du coup d'aile qui le transporterait dans les hauteurs où se meut Jésus (III, 4, 9). Ces objections « à la Nicodème » manifestent que deux mondes se touchent, impénétrables l'un par l'autre. Ou plutôt ils pourraient se pénétrer : le monde charnel peut devenir spirituel, s'il accepte de se laisser envahir par l'Esprit, si l'homme accepte de naître d'en haut. Tel est le sens des difficultés grossières qui provoquent et arrêtent tout à la fois les merveilleuses révélations du Logos. On peut voir là le résultat d'une systématisation littéraire qui met en relief le phénomène historique de l'incrédulité des Juifs et détermine la structure du dialogue johannique [23] ; mais cette systématisation répond à une réalité plus profonde : elle exprime à sa manière l'objection sans cesse opposée par l'humanité à un Dieu qui vient à sa rencontre sous le visage d'un homme ordinaire.

Le lecteur voit donc les *Juifs* tenter d'éluder la question que leur pose Jésus par ses paroles et ses œuvres ; et il comprend que leurs tergiversations, leurs prétextes, leurs discussions sont les siennes en face de Jésus. Davantage encore : à la lumière de certains dialogues comme celui du chapitre VIII, le refus des *Juifs* prend une étrange et terrible signification. « Notre père, c'est Abraham », répliquent les Juifs à Jésus. — « Si vous étiez les enfants d'Abraham, leur dit Jésus, vous feriez les œuvres d'Abraham. Or vous voulez me tuer, moi qui vous ai dit la vérité, que j'ai entendue de Dieu. Cela, Abraham ne l'a point fait ! » Puis Jésus passe à l'attaque pour mettre bas les masques dont se couvrent les *Juifs* : « Vous, vous faites les œuvres de votre père ! » — Eux de protester de leur fidélité : « Nous ne sommes pas nés de l'adultère, nous n'avons qu'un père, Dieu ». — « Si Dieu était votre Père, repartit Jésus, vous m'aimeriez, car c'est de Dieu que je suis issu et que je viens... Vous, vous avez le diable pour père, et ce sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir. Celui-ci ? Il était assassin depuis le commencement ; il ne se tenait pas dans la vérité, car il n'y a pas de vérité en lui. Dès lors quand il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur et père du mensonge » (VIII, 39-44). Affirmations étranges aux oreilles de quiconque ignore le lien qui unit étroitement vérité et vie, et donc mensonge et refus de la vie, homicide. Accueillir la vérité, dire la vérité, ce n'est pas découvrir une réalité voilée, c'est adhérer à un être vivant. Nier la vérité, ou dire le mensonge, c'est refuser d'adhé-

23. Voici quelques exemples du thème de l'inintelligence des *Juifs* en présence des révélations de Jésus : III, 3 s. ; V, 17 s. ; VI, 27 s. ; VII, 33-35 ; VIII, 21 s., 31-33 ; XI, 11 s...

rer à l'être vivant qui parle, c'est haïr la vérité incarnée, c'est vouloir supprimer le Logos en Jésus, c'est enfin le tuer. Voilà ce qu'a fait le démon, c'est ce que font les *Juifs,* c'est ce que fait quiconque refuse la vérité, et plus précisément, comme saint Jean le dit dans son épître, quiconque méconnaît son frère malheureux [24]. L'incroyant endurci revêt donc un masque affreux, celui du meurtrier : l'homme, le lecteur que je suis, est impitoyablement poursuivi dans ses retranchements et, s'il continue de refuser la lumière, doit s'avouer menteur et assassin.

A côté des méchants, voici les âmes de bonne volonté. Elles ne sont pas davantage illuminées par leur intelligence naturelle, mais, à la différence des *Juifs* obstinés, jaloux du jeune prophète, elles ne se montrent pas hermétiquement closes à toute révélation supérieure. Ainsi la Samaritaine qui, en Jésus, ce frère ennemi méprisable à ses yeux, reconnaît d'abord un homme étrange (IV, 9, 11 s.), puis un vrai prophète (IV, 19) ; aussi pose-t-elle non pas comme Nicodème des objections inintelligentes, mais des demandes d'éclaircissement à la mesure de son esprit (IV, 12, 15, 20). L'entretien avec Jésus n'est plus ici un dialogue de sourds, mais une progression ensemble vers la lumière. Sans doute la Samaritaine ne confesse pas immédiatement le Messie en Jésus ; mais elle se joint à la foule de ses compatriotes qui, eux, croient d'une foi parfaite, et non pas simplement à cause d'un signe prophétique (IV, 42).

Cette foi parfaite, les disciples ne la manifestent pas avant la Résurrection, mais ils y tendent. Ils ne sont pas de ces adhérents d'une heure qui croient en raison seulement des prodiges opérés par Jésus et veulent se donner un roi sur terre ; de ceux en qui Jésus ne se fie d'aucune manière, parce qu'il les connaît tous, lui qui sait ce qu'il y a dans l'homme (II, 24 s.). L'efficacité temporelle de la religion peut être le point de départ de la foi, elle ne peut la fonder définitivement, car l'ombre de la croix se profile toujours sur le monde. Aussi c'est avec lenteur que les disciples progressent vers la foi parfaite. A Cana, ils ont cru (II, 11) ; ils continuent à marcher vers la lumière en admettant, lors du signe du temple, à la différence des *Juifs,* que Jésus pourrait être le Messie (II, 17). Puis ils se livrent sans réserve à cet homme en qui ils pressentent un mystère : « A qui irions-nous, Seigneur, tu as les paroles de la vie éternelle ! » (VI, 68) proclame Simon-Pierre après la défection des sympathisants superficiels. Leur attachement à Jésus est si fort qu'ils s'estiment prêts à mourir avec lui (XI, 16). Ils sont dans l'illusion. Ils n'échappent pas à la loi de

24. *I Jean,* III, 11 s. La parenté d'expression avec l'évangile est remarquable. « Nous devons nous aimer les uns les autres, et non imiter Caïn qui, étant du Malin, a égorgé son frère. »

l'incompréhension naturelle du message évangélique, ils ont, comme n'importe quel autre, besoin de l'Esprit même de Dieu pour entrer plus avant dans l'intelligence des paroles de Jésus et pour produire un acte de foi parfaite.

C'est ainsi que le dialogue du discours d'adieu après la Cène est présenté selon le schème johannique habituel. Pierre ne comprend pas qu'il ne puisse suivre, avec ses seules forces humaines, son Maître jusqu'à la croix (XIII, 36-38). Thomas dit en notre nom qu'il ne sait pas où va Jésus et qu'il ignore le chemin qui conduit au ciel (XIV, 5). Philippe voudrait du Père céleste une manifestation autre que son Fils (XIV, 8). Jude enfin n'admet pas que le triomphe de Jésus ne soit pas l'écrasement du monde impie, un triomphe visible, terrestre (XIV, 22). Tout disciples qu'ils sont, ayant vécu dans l'intimité du Maître, ils ne comprennent pas encore, car ils n'ont pas encore reçu l'Esprit qui les illuminera de l'intérieur. Mais parce qu'ils croient que Jésus a les paroles de la vie éternelle, parce qu'ils ajoutent foi en Jésus qui leur dit clairement : « Je quitte le monde et je vais au Père » (XVI, 28), ils prononcent un acte de foi véritable, quoique encore aveugle (XVI, 30), en attendant leur adhésion en pleine clarté : ce sera l'œuvre de l'Esprit Saint qu'ils recevront avec le souffle de Jésus ressuscité (XX, 22).

A travers le drame historique qui se joua en Palestine au premier siècle, le lecteur de l'évangile discerne un drame actuel, son propre drame : ces personnages sont toujours vivants. Juifs incrédules et disciples en marche vers la foi sont plus que des hommes du temps passé, ils nous représentent, nous, acteurs dans le drame de la foi au Christ, qui se joue aujourd'hui. En chaque homme il y a un croyant qui adhère progressivement à la vérité et un incroyant qui refuse la lumière, selon qu'il veut ou ne veut pas que se dissipent en lui les ténèbres des œuvres mauvaises.

Un procès toujours actuel.

Pour nous rendre contemporains du Christ, l'Esprit Saint révèle donc les vérités qui sont cachées dans les paroles et les gestes de Jésus ; or, nous pouvons le déduire des assertions précédentes, cette révélation, faite par la Vérité en personne, est jugement. L'Esprit assume donc une autre fonction que saint Jean décrit expressément : il est l'avocat, le défenseur de Jésus dans le procès, jamais terminé, par lequel il fut condamné à mort.

Cet aspect du message évangélique est encore trop peu remarqué. On se contente souvent de lire l'œuvre de saint Jean comme « l'évangile spirituel », mais sans peser correctement cette dernière expression : on le lit comme celui qui manifeste l'irruption de l'Esprit dans

les réalités les plus humbles de l'existence. Toutes sortes de créatures, l'eau, le pain, la nourriture, la porte, le berger, la vigne, s'animent symboliquement et prennent leur vrai sens sous le talent de l'évangéliste, ou plutôt en vertu de la présence même de Jésus. Mystérieuse épiphanie, semble dire saint Jean [25], révélation de Dieu devenu chair et donnant à la création sa signification authentique. Cependant, à ne lire l'évangile que dans cette perspective, on fausserait le message johannique; on risquerait fort de s'évader, comme l'ont fait les gnostiques de toute sorte, Héracléon, Clément d'Alexandrie même, ou Loisy, dans une sorte de contemplation platonicienne. Si le Logos s'est fait chair, n'est-ce pas pour nous arracher à notre condition charnelle et nous laisser accéder aux jouissances de la contemplation? La gloire du Ressuscité, qui rayonne à travers la chair de Jésus de Nazareth, absorbe à jamais les ombres de cette terre; dès à présent le monde est transfiguré, il n'est plus ce théâtre profane où les synoptiques laissaient les événements se dérouler avec banalité. Le monde glorifié est promu à la dignité de l'esprit humain. Peu à peu nous enlèverions ainsi à l'histoire de Jésus son caractère de facticité, d'événement contingent qui l'enlise dans le temps et dans l'espace. Et ces « gnostiques » de considérer les détails extérieurs, imaginés par Jean, comme un revêtement sans consistance qui se dissout au soleil de l'esprit.

Contre la tentation de s'évader hors de l'histoire, nous trouvons un remède dans l'aspect juridique de la présentation johannique [26]. Le procès de Jésus est un drame qui se joue réellement : on connaît son heure, le jour et le dernier jour, le maintenant de ce jugement, etc. Il suffit de noter le vocabulaire, où les termes sont nombreux qui appartiennent de plein droit au langage juridique : juger, jugement, témoigner, avocat, convaincre, accuser... La vérité d'autre part s'oppose plus au mensonge ou au faux témoignage qu'à l'erreur. On envoie une commission d'enquête auprès de cet homme bizarre qui a paru sur les bords du Jourdain, et celui-ci atteste qu'il a dit vrai. On parle du droit d'agir le jour du sabbat, des deux témoins requis pour autoriser une déposition, on porte des sentences d'excommunication, on cite devant le tribunal des Pharisiens, on décide de condamner à mort, on veut lapider, on procède à une arrestation... Il n'est pas jusqu'à l'évangéliste qui, comme pris par la contagion, n'atteste qu'il dit la vérité et que son témoignage est véridique. Tout se passe comme si l'on assistait au déroulement d'un vaste procès officiel.

25. II, 11 : « Tel fut le premier des signes (miracles) de Jésus. Il le fit à Cana de Galilée. Il révéla (ἐφανέρωσεν) sa gloire et ses disciples crurent en lui ».

26. Cet aspect fut nettement mis en lumière par Théo Preiss, *La justification dans la pensée johannique,* dans *Hommage et reconnaissance à Karl Barth,* Neuchâtel-Paris, 1946, p. 100-118 (étude rééditée dans un recueil posthume, Théo Preiss, *La vie en Christ,* Neuchâtel-Paris, 1951, p. 46-64). Voir également l'article *Jugement,* par D. Mollat, dans le *Dict. de la Bible, Suppl.,* 1949, t. 4, col. 1381.

Or ce procès, fait historique du temps passé, demeure actuel : il suffit de lui appliquer ce qui a été dit plus haut, sur les personnages toujours vivants de l'évangile. Le monde n'est pas le seul tribunal où fut condamné Jésus ; dans le cœur de chacun se déroule encore et à chaque instant le procès d'où Jésus sortira condamné ou triomphant, selon qu'il aura été refusé ou accueilli. Dans cette perspective, le récit de la vie publique de Jésus est à la fois anticipation du procès final, et actualisation du drame de la foi.

Dans le chapitre III, au dialogue qu'inspire le thème épiphanique de la renaissance par l'Esprit (III, 3-8), succède le thème juridique groupé autour de la mention du Fils de l'Homme (vv. 13-15) en qui il faut croire pour avoir la vie. De fait, le Fils de l'Homme est le seul témoin du monde céleste autant que du terrestre (vv. 11 s.), il est le seul qui y fait entrer (v. 13). Jean commente : le Fils de Dieu a donc été envoyé non pour condamner mais pour sauver le monde. Cet ambassadeur du Père, muni de toute son autorité, exprime exactement et à jamais les volontés de Dieu. « Qui croit en lui n'est pas condamné ; qui ne croit pas est déjà condamné... Or le jugement, le voici : la Lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la Lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car quiconque fait le mal hait la Lumière et ne vient pas à la Lumière, de peur que ses œuvres ne soient dévoilées ; mais celui qui pratique la vérité vient à la Lumière, pour qu'il soit évident que ses œuvres sont faites en Dieu » (vv. 18-21). Surgissant au milieu des hommes, le Fils de l'Homme agit comme un « révélateur » du passé. Avant cette rencontre, l'homme vit dans les ténèbres, antérieures en quelque façon à la venue de la Lumière (I, 5) ; il n'est pas vraiment coupable, car « les aveugles (de naissance) n'ont pas de péché » (IX, 41 ; voir XV, 24) ; mais quand vient le Révélateur, alors est révélé le fond de l'être, un être encore inconscient de sa bonté ou de sa malice. Maintenant cet aveugle devient voyant et « est de la vérité » (XVIII, 37) ; ou, s'il prétend voir clair, « son péché demeure » (IX, 41) et, puisqu'il a refusé de sceller par sa foi la véracité de Dieu (III, 33), « la colère de Dieu demeure sur lui » (III, 36).

Cet enjeu, vie ou mort éternelle, que le Fils de l'Homme vient de préciser en un témoignage privé, le voici manifesté dans le chapitre V au cours d'une véritable action judiciaire. L'homme qui vient de guérir un infirme le jour du sabbat est accusé de se faire l'égal de Dieu : accusation publique, on veut le condamner à mort. Jésus prononce alors une véritable apologie où l'on peut discerner un triple mouvement. D'abord une plaidoirie (vv. 19-30), un appel à croire que souligne une expression comme ceci : « Vous en serez stupéfaits ! » ; puis une défense (vv. 31-38), où sont cités les témoins à décharge pour Jésus, à charge donc contre les accusateurs ; enfin un réquisitoire (vv. 39-67) dévoile le préjugé qui mène les juges, la racine de

leur incrédulité. Jésus renverse complètement la situation : Moïse, qu'ils appellent couramment leur avocat, sera l'accusateur public. Ainsi celui qui est jugé devient juge de ses juges ! Tout est contenu en germe dans cette apologie ; la suite, aux chapitres VII et VIII, est développement : les controverses sur le témoignage valide ou non qu'apporte Jésus, les délibérations du jury, l'accusation qui se retourne contre les juges, Abraham enfin qui après Moïse devient témoin à décharge pour Jésus, et donc à charge contre les Juifs. Jésus peut déclarer solennellement que c'est maintenant la condamnation du monde et que « le prince de ce monde va être jeté bas [27] », tandis que lui-même sera élevé ; il s'écrie triomphalement : « J'ai vaincu le monde », c'est-à-dire : je sors victorieux et justifié du procès où j'étais engagé avec les *Juifs*, avec le monde [28]. Les ténèbres n'ont pu étouffer la lumière, Jésus sort vainqueur. Cette victoire doit être celle de tout homme, mis en demeure d'opter entre la lumière et les ténèbres : « Tant que vous avez la lumière, croyez en la lumière et vous deviendrez fils de lumière » (XII, 36).

Le procès historique de Jésus, qui se répète dans la conscience de tout homme, se poursuit d'autre part en plein jour : il eut lieu jadis entre Jésus et les Juifs, il se passe maintenant entre le chrétien et le monde. Car l'existence chrétienne est une insulte au monde : pour celui-ci, Jésus est mort condamné comme un agitateur ; pour les chrétiens, Jésus est vivant auprès de son Père ; le monde relaye les Juifs dans la condamnation d'une existence, celle du Christ, celle des chrétiens, à ses yeux insupportable. Dans ce même procès, étrange, l'accusé devient juge et le juge est condamné : le Christ fut condamné par les Juifs, il les avait condamnés, juges incapables de le convaincre de péché (VIII, 46) ; le chrétien est jugé par le monde, il doit pareillement le juger en son for intérieur, le convaincre de péché (cfr XVI, 8). Dans cette épreuve de force, il n'est pas seul. Un autre acteur entre en scène, promis par Jésus avant de passer à son Père, l'Esprit-Paraclet.

Cet *alter ego* du Christ est appelé à prendre place auprès des disciples [29] : il doit demeurer avec eux et même en eux (XIV, 16) pour

---

27. XII, 31 s. Selon la leçon offerte par quelques manuscrits de valeur, adoptée par M. E. Boismard, *Revue Biblique*, 1950, p. 392 et par D. Mollat, Bible de Jérusalem, *in loc.*

28. XVI, 33. Voir R. Bultmann, *Das Evangelium des Johannes*, 1950, p. 434, note 7.

29. G. G. Findlay, *Christ's Name for the Holy Spirit*, dans l'*Expository Times*, XII (1900-1901), p. 445 et 448. « Voilà peut-être la raison pour laquelle le nom παράκλητος fut choisi, puisqu'il a le sens naturel, obvie, de « quelqu'un appelé aux côtés de » tel ou tel, à son bénéfice » (F. N. Davey, dans E. Hoskyns, *The Fourth Gospel*, 1947, p. 469). Cette longue note, omise dans

les encourager; nous avons vu plus haut qu'il les amène à l'intelligence profonde des paroles du Christ (XIV, 26). Dans les persécutions (cfr XV, 18-XVI, 15), il les assiste encore : rendant témoignage à Jésus (XV, 26), il leur permet de témoigner avec assurance dans le procès du Christ qui continue à travers eux jusqu'à la fin des temps. Le Paraclet n'est plus seulement (comme dans les synoptiques, Mc, XIII, 11) le soutien, l'assistant des disciples, il devient (note proprement johannique) le Défenseur du Christ : il atteste au cœur des disciples condamnés par le monde que Jésus est glorifié (XVI, 14). Par lui ils connaissent le vrai sens du procès entre le Christ et les Juifs, entre les chrétiens et le monde : « il démontre le tort du monde en matière de péché, en matière de justice et en matière de jugement » (XVI, 8). Les chrétiens sont donc intérieurement convaincus : premièrement, que le monde, ne croyant pas en Jésus, commet le péché; deuxièmement, que Jésus, vivant auprès de son Père, manifeste la justice de sa cause; troisièmement, que le démon est déjà jugé, et donc que le jugement a eu lieu, un jugement par lequel ce n'est point Jésus qui est condamné, mais le Prince de ce monde [30].

Le drame historique qui se joua en Palestine continue. Le lecteur peut toujours se demander qui a raison, du monde ou de Jésus; mais le croyant sait, par l'Esprit qui témoigne en son cœur, qu'il a raison de croire et que, s'il est persécuté pour sa foi, il n'en est pas moins avec Jésus vainqueur du monde et du démon.

*
* *

---

la bibliographie de l'article παράκλητος du *Theol. Wört. zum N.T.*, par Behm (t. V, 1953, col. 798-812), cherche à montrer que la forme passive du mot n'exclut nullement le rôle actif de Consolateur et de Défenseur. J. G. Davies, étendant l'enquête lexicographique par l'étude de contextes, aboutit à un résultat analogue (*The primary Meaning of* ΠΑΡΑΚΛΗΤΟΣ, dans le *Journal of Theol. Studies*, 1953, p. 35-38.

30. On consultera avec profit l'article de M.-F. Berrouard, *Le Paraclet, défenseur du Christ devant la conscience du croyant (Jo., XVI, 8-11)*, dans la *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 1949, p. 361-389. Il y est bien montré que l'œuvre du Paraclet est adressée non au monde mais aux seuls croyants. « Il y a ainsi comme deux jugements qui se passent en même temps : le jugement des chrétiens devant les tribunaux humains constitués par le monde, le jugement du monde dans le cœur des chrétiens, sous la lumière de l'Esprit » (p. 373). Dans les synoptiques, l'Esprit promis défend les disciples devant le tribunal des rois : « Quand on vous livrera, ne vous préoccupez pas de ce que vous direz, mais ce qui vous sera donné à cette heure-là, dites-le, car ce ne sera pas vous qui parlerez, mais l'Esprit Saint » (Mc, XIII, 11; cfr Mt., X, 19-20; Lc, XII, 11-12). Dans saint Jean, le Paraclet promis est le défenseur du Christ. Si différentes que soient les perspectives (cfr p. 388), il reste qu'il s'agit d'une même situation de persécution, que la cause du Christ est celle des disciples, que le témoignage de ceux-ci est celui de l'Esprit. Grâce à saint Jean, nous connaissons le motif de l'assurance des disciples persécutés : d'accusés qu'ils sont, ils deviennent juges de leurs juges, tout comme Jésus dans sa vie terrestre (cfr IX, 35-41).

Lire l'évangile de saint Jean, ce n'est donc pas simplement apprendre quelle fut l'existence de Jésus de Nazareth, c'est rencontrer le Christ, Seigneur vivant dans les siècles : telle est la conclusion, *d'ordre littéraire,* qui s'impose au lecteur soucieux d'entendre le témoignage de l'évangéliste. S'il refuse de devenir par la foi contemporain du Christ, il se range immédiatement du côté des Juifs et participe à la condamnation de Jésus : point de milieu. Il faut vivre dans la lumière, ou chercher à étouffer la lumière qui point au cœur.

Cette option doit se renouveler sans cesse : le croyant n'a jamais fini de resserrer les liens qui l'unissent à son Seigneur, de laisser la lumière dissiper les dernières ténèbres qui couvrent son âme. Accueillir la lumière qui se présente, c'est entendre aujourd'hui le message de Bonne Nouvelle, c'est comprendre et actualiser l'événement du temps passé [31]. La lecture de l'évangile en esprit de foi, ou plus exactement à la lumière de l'Esprit Saint, fait franchir les siècles et rejoindre Jésus dans son existence concrète, elle oblige à se situer par rapport aux comparses de Palestine. Dans l'Eglise vivante, les paroles de Jésus sont esprit et vie, elles résonnent aujourd'hui encore.

Enghien. Xavier LÉON-DUFOUR, S. J.

31. Toutes proportions gardées, le chrétien qui entend ainsi l'évangile est dans une situation analogue à celui qui, par la messe, assiste au sacrifice du Calvaire : fait unique, re-présentations toujours actuelles.